

Des diplômés pour soigner la relation médecins-patients

Littérature, philosophie, éthique... De nouvelles formations universitaires se développent pour permettre aux soignants de repenser leur rapport aux malades.

« En ces temps d'épidémie de Covid-19, il nous faudrait tous lire ou relire La Peste d'Albert Camus », lance Bernard Devalois. Coresponsable du diplôme universitaire (DU) « soins palliatifs, humanisme et bientraitance » de CY-Cergy-Paris-Université, le médecin de Bordeaux n'a pas pu animer mi-mars le premier séminaire commun entre sa formation et le certificat de médecine narrative en raison du coronavirus. Le thème de la matinée : « Complexités en fin de vie à travers la narration littéraire ». L'analyse de textes comme La Mort d'Ivan Illitch, de Tolstoï, ou Les Araignées, de Boris Vian, était au programme.

Pourquoi s'appuyer sur la littérature pour former des soignants ? « Ecrire et lire permet d'arrêter de considérer le patient comme un objet mais bien comme un sujet », estime le médecin lettré. Le DU « soins palliatifs, humanisme et bientraitance » a été créé il y a six ans. Il compte une trentaine de soignants en exercice. Le certificat de médecine narrative, lui, vient d'ouvrir et réunit huit inscrites. Toutes ont des projets d'atelier d'écriture avec des soignants ou des soignés. Ergothérapeute en Ehpad, Mathilde Wagner en met déjà en place pour ses résidents. « Malgré des troubles de la mémoire, ou de la parole pour certains, ils prennent du plaisir à créer ensemble. Ce sera aussi un moyen de les faire parler de leur entrée dans la résidence, de la maladie... », espère la professionnelle.

« Héritage humaniste »

La médecine est-elle allée trop loin dans la technique en délaissant le côté humain ? Beaucoup de soignants le pensent aujourd'hui. Des masters et des diplômes universitaires accessibles aux professionnels de santé ont fleuri ces dernières années pour tenter d'y remédier. Par essence pluridisciplinaires, ils sont hébergés soit par les facultés de médecine soit par les facultés de sciences humaines.

« Nous défendons l'idée selon laquelle l'éthique doit être une compétence clinique », Cynthia Fleury, philosophe

« Tout se passe comme si l'héritage "humaniste" des sciences médicales avait été oublié, à tel point que la réintroduction des "sciences humaines et sociales" en médecine passe aujourd'hui pour une révolution », notait, fin 2019, un rapport conjoint des chaires « humanités et santé » du Conservatoire national des arts et métiers, et « philosophie à l'hôpital », dirigée par Cynthia Fleury, qui cartographie les enseignements d'humanités dans les facs de médecine. Titulaire de ces deux chaires, la philosophe le constate : « Les masters sont nombreux, mais pas toujours équitablement répartis, et les modalités d'évaluation de ces enseignements manquent de clarté. Nous défendons l'idée selon laquelle l'éthique doit être une compétence clinique et un critère essentiel pour la qualité de la décision médicale. »

« Quête réflexive »

Le master « éthique du soin et recherche », proposé conjointement par les trois universités toulousaines, fait partie des pionniers en la matière. Depuis onze ans, il associe des enseignements de philosophie, de droit et de médecine autour des questions éthiques. « Dans la vie commençante (demande de procréation, interruption volontaire de grossesse...) comme dans la vie finissante (soins palliatifs...), les médecins sont confrontés à des réflexions éthiques qui doivent aboutir à des prises de décision », souligne le professeur Louis Bujan, coresponsable de ce master. Cours magistraux, mise en situation, stage et mémoire émaillent les deux ans de formation.

Médecin généraliste dans le service de soins palliatifs du CHU de Toulouse, Sandrine Junqua, 43 ans, est en train de terminer ce cursus. Elle s'y est engagée « dans une quête réflexive » : « Les avancées de notre médecine technoscientifique repoussent les limites, mais on ne se demande pas toujours quelles sont les conséquences de ces traitements sur les patients. » Le master lui apporte une ouverture, notamment avec la

philosophie, et une émulation intellectuelle qui transforme sa pratique. « Lors des discussions éthiques que nous avons au sein de mon service, les lectures que j'ai pu faire m'aident à prendre du recul et à orienter les questions pour amener de la tempérance », estime-t-elle.

L'art de la médecine

La médecine est un art, martèlent ces soignants humanistes. « Un art qui allie une technê – un savoir-faire scientifique, pluridisciplinaire, très exigeant – à un autre savoir-faire, relationnel. Cette relation entre soignant et patient va engendrer la confiance nécessaire au soin. C'est un art qui lie corps et esprit », analyse Marie-Elisabeth Sanselme-Cardenas, gynécologue et présidente de l'association Médecine et psychanalyse dans la cité. Elle a participé à la création, fin 2019, d'un DU consacré à « la relation médecins-soignants/patients, consciente et inconsciente » à l'université Clermont-Auvergne, en partenariat avec la chaire de « philosophie à l'hôpital » et l'université des patients-Sorbonne. Elle ne cache pas les réticences auxquelles elle a dû faire face : « Nous avons attendu quatre ans avant de pouvoir ouvrir la formation. »

Originalité de ce programme : il mêle professionnels de santé – médecins généralistes, spécialistes, infirmières, ostéopathes... – et « patients-experts ». Philosophie, psychanalyse, éthique, relations entre généralistes et spécialités constituent les grands axes du cursus. « Il s'agit de remettre la parole au centre, de réinviter le doute et de considérer la relation soignant-patient dans les deux sens. Le soignant peut aussi apprendre de son patient », souligne Mylène Blasco, professeure de linguistique et coresponsable du diplôme universitaire.

Patient-partenaire à l'Institut du sein d'Aquitaine, après avoir elle-même vécu un cancer du sein il y a cinq ans, Sabine Dutheil va rédiger un mémoire avec un médecin généraliste dans le cadre de ce DU : « Nous avons beaucoup à apprendre l'une de l'autre. Convoquer les sciences humaines et sociales favorise la réflexion critique tout en évitant les certitudes et les dogmes. »

Pratique méditative

Cette renaissance des humanités en médecine vient aussi rencontrer les questions de la qualité de vie au travail et de surmenage des professionnels de santé. Des formations universitaires se placent sur ce terrain, comme le DU « méditation, gestion du stress et relation de soin » de Sorbonne-Université. Il allie pratique méditative, communication non violente et réflexion philosophique. Lui aussi a suscité des résistances à son ouverture, il y a six ans, mais est depuis très prisé. Cinquante professionnels de santé le suivent chaque année. « Prendre en compte le champ émotionnel du malade et du soignant s'avère essentiel. La frustration de ne pas convaincre un patient de prendre un traitement peut être délétère pour un médecin. Les pratiques méditatives conduisent à mieux ressentir ce stress et à disposer des ressources pour stabiliser nos émotions afin de rentrer dans une relation à la réalité plus posée », affirme la professeure Corinne Isnard-Bagnis, responsable du cursus.

Patricia Villié en a fait l'expérience. Après plusieurs stages intenses en réanimation, durant son internat, elle a fait un burn-out, sans s'en rendre compte sur le moment. Après une pause, elle s'est réorientée en néphrologie. Son chef de service lui propose alors de suivre ce DU. « Cette formation m'a permis de prendre en compte la dimension émotionnelle du patient, que je fuyais jusqu'ici plus que tout. Les patients n'attendent pas forcément qu'on soigne leur corps. Ils attendent d'aller mieux et ça peut simplement passer par écouter leurs angoisses », se rend compte la médecin, âgée de 30 ans. Des enseignements qui tranchent avec ses études de médecine : « On se faisait rabrouer quand on abordait ces questions émotionnelles », se souvient-elle.

[Cet article est paru dans Le Monde \(site web\)](#)

Mis à jour : 2020-04-06 10:11 UTC +02001234 mots

Sylvie Lecherbonnier
Le Monde (site web) campus